Document généré le 25 avr. 2024 05:34

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Instantané
Un déclic pour un frisson

Véro Boncompagni

Volume 12, numéro 1, octobre–décembre 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/34010ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Boncompagni, V. (1992). Instantané : un déclic pour un frisson. *Ciné-Bulles*, *12*(1), 24–24.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Un déclic pour un frisson

par Véro Boncompagni

Pour un photographe de presse, couvrir un festival de cinéma n'est malheureusement pas l'orgie d'images que la programmation annonce. Son repas, il le concocte lui-même en consultant le menu « liste d'invités », puis il le prendra à la table des conférences de presse ou d'une manière plus intime grâce au nombre d'étoiles de ses « chefs » employeurs !

Pourtant, dans mes menus de festivals, il se glisse toujours un dessert : avec l'urgence d'au moins un film à voir. À Cannes, cette année, c'était **Twin Peak : firwalk on Me**. D'ailleurs, à cause de l'heure du visionnement (je suis arrivée en retard à la session de photo de presse) et de la renommée de David Lynch (une nuée de photographes étaient là), les images que j'ai pu faire de lui ne traverseront ni les médias, ni les siècles ! Mais le plaisir d'un bon dessert... !

À Montréal, ce fut **Blast'em**, coréalisé par Joseph Blasioli et Egidio Coccimiglio, qui m'a attirée dans une salle obscure, entre deux prises de vues, avec mon matériel photographique sur les genoux. Voilà donc un documentaire très bien monté sur une espèce particulière appartenant à la grande famille des photographes : les paparazzi.

La photographie est un médium très vaste. Des photographes, il en existe de tout poil et les paparazzi sont à mon sens ceux qui soulèvent des grandes questions d'éthique sur le droit de regard. La photographie d'évidence se rapproche du voyeurisme et la limite ne s'établit que par le choix des déclics du photographe.

Je pense que tout photographe a en lui l'obsession d'un cliché : cette image parfaite qui le hante et le pousse à brûler encore et encore du film. Un des paparazzi présenté dans **Blast'em**, est obsédé par l'image de Michael J. Fox avec sa femme et son enfant ! M. J. Fox est un « personnage public » et il fait certes partie d'un système où son image est mise en marché. Il joue et doit jouer ce jeu-là jusqu'à un certain point ; les paparazzi eux tiennent à transgresser cette limite. Au fil du documentaire, nous suivons notre « délinquant de l'image » qui, tel un prédateur défie les saisons, campé devant la demeure des Fox jusqu'à la « mise en boîte » de ses victimes !

Mais quel peut être le motif de ces photographes qui agissent et travaillent de cette manière ? C'est encore une énigme pour moi, photographe dans l'âme ! J'en ai rencontré un à Cannes qui disait être en guerre ! Pour faire ce qu'il appelait sa guerre de tranchées, il allait jusqu'à porter un treillis militaire ! Mais tout comme celui présenté dans **Blast'em**, on reste sceptique face aux explications qu'ils donnent pour justifier leur guerre : « Quelqu'un qui gagne trente millions de dollars ne m'est pas sympathique... »

La justification de ce travail c'est la loi d'un plus gros système assujetti au voyeurisme, encouragé par certains médias. Et pourquoi se poser des questions quand une photo comme celle des Fox peut rapporter près de 6000 $. ? !

Mes déclics ne sont pas des claques. Si mes photos peuvent l'être, cela n'est jamais au détriment de celui que je photographie. Dans ce documentaire de Blasioli et Coccimiglio, on voit comment le paparazzi sélectionne et commente ses images. J'ai frissonné ! Ses critères de sélection sont simples : les personnalités sont rarement à leur avantage et si elles le sont, c'est pour illustrer quelques articles dévastateurs d'un journal à scandale !

Les « victimes » sont jetées dans une fosse aux lions pour assouvir le goût du commun des mortels : à réaliser que tout ce qui brille n'est pas nécessairement du bonheur.

Je crois qu'on est toujours un maillon dans une chaîne, on ne peut que choisir la chaîne. J'ai trop de respect peut-être, de l'amour aussi (même si cela fait « cliché » !) pour les gens que je mets en boîte, pour vouloir participer à une telle guerre.

Pourtant, quand je suis sortie de la salle de cinéma pleine de mes certitudes et heureuse de mes choix photographiques, j'étais encore traversée par le plaisir trouble d'avoir vu David Bowie à table avec une très belle femme, d'avoir vu Sigourney Weaver au bras de ..., d'avoir vu ..., ... ■